

## **11 novembre 2019**

Il faut du temps pour mesurer le sens d'un événement ; certes, on savait le 11 novembre 1918 que la guerre se terminait, il s'agissait cependant d'un armistice, mais il a fallu des mois pour mesurer le sens des événements vécus pendant plus de quatre ans.

Pareillement, le 14 juillet 1789 avait-il le sens qu'il revêtit un an après, lors de la fête de la Fédération ?

On se rappelle du mot que Louis XVI écrivait sur son Journal : « rien », même si ce mot parle davantage du gibier qu'il ne prit pas ce fameux jour de juillet, plutôt que de ce qui se déroula à la Bastille.

Le sens des événements, leur complexité, demande du temps, de l'analyse, le travail des historiens.

C'est plusieurs années, sans doute plusieurs dizaines d'années plus tard que l'on comprit la portée funeste du traité qui fut signé à Versailles le 28 juin 1919.

C'est vrai, dans une guerre il y a des vainqueurs et des vaincus, mais, au-delà de la victoire, qui est circonstancielle et provisoire, les uns et les autres devront apprendre à revivre les uns avec les autres, au-delà de la guerre et de ses violences.

Le traité de Versailles fut sans doute une des raisons de l'émergence de partis nationalistes dans les années 20 et 30, partie appuyés sur le sentiment d'humiliation de pays vaincus, mais sans doute que ce traité fut aussi le père du traité de Rome de 1957 : l'Allemagne, comme l'Italie, devinrent des alliés et des partenaires, non plus des vaincus ; et pourtant, en 1945, ce fut une victoire.

Au regard de l'histoire longue, on ne peut jamais parler de vainqueurs et de vaincus, il n'y a que des êtres humains. Ce propos n'entend pas sous-entendre que tout serait égal, qu'il ne faudrait pas agir contre des systèmes, des politiques, des régimes qui mettent en péril la sécurité du monde, à commencer par leurs propres habitants. Mais, reconnaissons qu'à un moment ou à un autre, après la mise à mal d'un système, d'une dictature, d'une organisation terroriste, tous doivent et devront apprendre à vivre ensemble ; tel est aussi le projet européen.

C'est aussi ce qui se passa il y a juste trente ans, la chute du mur de Berlin, la fin des régimes communistes en Europe de l'est puis en Russie. Ceci conduisit à des choix différents selon les espaces : la réunification de l'Allemagne d'une part, et de l'autre, la séparation d'autres pays jusque-là unis : la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie, dans des circonstances bien différentes pour l'un et pour l'autre.

Beaucoup d'entre nous avons connu ces événements, la formidable espérance née le 9 novembre 1989 ; avec cette image, deux jours plus tard, le 11 novembre 1989, Mstislav Rostropovitch qui jouait la 1<sup>ère</sup> suite de Bach au pied d'un mur désormais ouvert. Il est bon de revoir cela, de nous laisser porter, transporter par de tels moments d'espérance, vrais, forts, au-delà des rires et des hochements de tête des cyniques.

Ceci permet sans doute de constater que l'histoire s'écrit moins sur les calendriers que dans les grandes césures du temps.

Le XXe siècle, s'il a commencé en symboliquement en 1914, se serait alors terminé en 1989, laissant la porte ouverte à un XXIe siècle dont on peine à déchiffrer ce qui en est la signature principale : ou bien la chute d'un mur et l'unité des peuples, ou bien la chute de deux tours à New York et l'ère de la méfiance généralisée.

Mais, je me garde de dire le sens global d'un siècle dont nous ne sommes encore qu'à l'orée.

Il se pourrait pourtant que ces événements, si importants sont-ils, chute du mur, chute des tours, cèdent la pas à un défi qui ne souffre qu'aucun ne s'en extraie, celui qui désigne la sauvegarde de la planète et de ses habitants, l'écologie qui révèle le lien vital entre chacun des éléments qui constituent le monde.

Voilà ce qui interdit de lire l'histoire comme distinguant des vainqueurs et des vaincus, des premiers de cordée et d'autres qui ne sont rien.

Le bien de la planète ne fait pas de distinction, tous sont gagnants ou tous sont perdants.

Même un événement si décisif que la chute du mur de Berlin est remis à sa juste place : le droit et la justice doivent s'inscrire au cœur d'une planète vivable et pérenne.

Comme chaque année depuis un siècle, ce 11 novembre met en mémoire et à l'honneur des hommes qui ont donné leur vie pour une cause qui les dépassait, cause d'un pays, d'une nation, d'un projet de civilisation.

Cette cause passa par une guerre et par le sacrifice de la vie de nombreux soldats.

Les exemples de courage et de don de soi d'hier disent la noblesse qui réside dans le cœur de chaque être humain. Ils disent aussi que cette noblesse peut certes s'émousser, elle peut être atténuée par des recherches de bien-être et de tranquillité.

Cependant, nous n'avons pas le droit de désespérer des êtres humains.

Des hommes et des femmes courageux, altruistes, capables d'oublier leur intérêt propre pour une cause qui les dépasse, il y en a autant aujourd'hui qu'hier.

Les combats pour la liberté, pour la justice, contre toutes les formes d'oppression peuvent toujours inspirer à des êtres humains de les mener.

Ce qui peut mobiliser beaucoup, aujourd'hui et demain, c'est certainement cette cause universelle, parce qu'elle s'étend au-delà de l'humanité elle-même, le combat pour une planète durable et vivable, une planète qui compte sur nous tous, et sur laquelle nous comptons.

*Mgr Pascal Wintzer  
Archevêque de Poitiers  
Le 11 novembre 2019*